

V

Neuf considérations sur le bonheur des villes

Le plaisir, après avoir été condamné, vient d'être réhabilité. Cette réhabilitation tout autant que sa condamnation nous gênent et nous paraissent suspectes. On le condamnait pour des raisons morales comme s'il fallait expier je ne sais quelle faute et parce qu'il nous détournait du travail, du sérieux – pour des raisons plus fondées et plus sophistiquées, parce que, de par sa singularité, il ne saurait fonder un ordre social qui exige l'universalité, parce que, de par sa multiplicité, il faut bien lui trouver un arbitre qui, lui, ne sera pas de l'ordre du plaisir. Mais quand on l'a réhabilité, c'est parce qu'on s'est aperçu qu'il était le moteur le plus vigoureux d'une société de consommation, c'était aussi par désenchantement : il était temps de revenir à soi, de se replier sur soi puisqu'il était impossible, disaient-ils, d'instituer une nouvelle socialité humaine.

Nous récusons ces analyses et singulièrement les dernières d'entre elles. Le plaisir, avant de constituer un repliement sur soi, apparaît comme une ouverture à l'Autre et cette altérité prend toutes sortes de formes : celle d'un fruit, d'un sourire d'enfant, d'un infléchissement de la nature, d'une poussée de notre propre corps.

L'Autre, quel qu'il soit, ne se donne jamais dans une perception neutre qui serait l'œuvre de la seule raison, laquelle rassemblerait, selon l'ordre le plus vraisemblable, les indices qu'elle aurait recueillis. Nous instituons, dès notre enfance et alors que la notion d'objet n'est pas encore claire, des physionomies, des constellations plus ou moins sympathiques. Le monde prend sens à l'intersection de deux mouvements qui sont d'une part l'ensemble des flux qui le composent et d'autre part les impulsions qui surgissent de nous. Si cette description a quelque valeur, il faut en conclure que la ville, elle aussi, dans sa diversité, a pour témoin, pour partenaire actif un homme qui y prend ou non plaisir. Du moment que ce dernier suspend cette posture affective (si naturelle en lui), il la déserte, il en fait un milieu polyfonctionnel dont il tire plus ou moins d'avantages mais qui ne le concerne pas. Bien plus, cette ville, privée de sens, n'a plus de visage, elle n'est plus une singularité à déchiffrer, à aimer, à vivre intensément.

Par bonheur, les plaisirs ne s'analysent pas tout à fait. Je ne saurai jamais clairement pour quelles raisons cette ville me touche, ou plutôt les raisons que j'en donne après coup me semblent être des rationalisations tardives que nous présentons parce que nous avons la manie de toujours nous justifier. À cet instant de notre réflexion, le terme de plaisir apparaît équivoque. En un sens faible, il demeure de l'ordre de l'agrément. En un sens plus fondamental, il signifie un enlacement de la ville à notre être, une raison de continuer à la vivre. La différence éclate lorsque nous rencontrons des épicuriens urbains. Ils comparent avec raffinement diverses villes, ils attendent de Rome ceci et de Lyon cela. Tant de détachement et de discernement nous assurent qu'ils n'éprouvent pas de passion, qu'ils ne se sont pas laissés prendre au piège d'une

fatalité que l'on ne saurait réviser sans déchirement extrême. Accentuons, pour les besoins de l'analyse, cette distinction. Une ville que nous aimons nous tenaille, nous obsède, et peu importe qu'elle soit belle ou non. Elle est, elle est la seule et il nous paraîtrait inconvenant d'en détailler les beautés, les monuments éminents, guide vert en main. Autant inspecter des pieds à la tête un être que l'on aime et comparer son nez, la plante de ses pieds à celle des autres humains !

Je découvre dans cette passion un risque de souffrance. Car d'une façon inévitable il se produira des moments d'absence, des esquives, et cela me paraît beaucoup plus visible pour une ville que pour un être humain. Elle (la ville) est toujours là et pourtant elle ne nous parle plus : amas de pierres, réseaux de services, somme de fonctions, ensemble de flux humains ou d'automobiles. Alors n'ai-je pas été dupe d'une illusion, n'ai-je pas sublimé cet espace à la suite d'un transfert plus ou moins inconscient ? D'un être aimé, et maintenant bien distrait à mon égard, il me reste des lettres (s'il m'a écrit) et je le vois exister ailleurs, être courtoisé par d'autres, continuer à charmer et à séduire mais la ville n'est plus rien de ce qui d'elle à moi s'échangeait. Un désert de pierres et d'habitants. J'aurais donc aimé du néant. Je me souviens, mais si l'indifférence (la perte de sens) se prolonge, j'aurai de la peine à accorder quelque crédit à mes souvenirs. Certes je peux toujours rendre visite à d'autres amoureux de mon espèce et le hasard fera que nous nous rencontrerons un jour ou l'autre. J'entendrai les amis à qui elle continue de parler, quitte à voir grandir mon amertume.

Si je prends donc le plaisir au sens fort de ce terme, et si je le rapproche d'une authentique passion, je m'aperçois de quelques caractères de ce plaisir-passion.

1. – Il ne naîtra pas nécessairement de caractères objectifs, même si ceux-ci ne sont pas à dédaigner. Des villes aimables par leurs jardins, leurs monuments, l'urbanité de leurs habitants suscitent parfois en moi de l'agrément, de l'estime mais j'en resterai peut-être au stade d'une complicité qui ne m'engage pas en profondeur.

2. – En revanche, il faut bien que la ville à laquelle je m'attache possède un style, un visage, un timbre reconnaissable entre tous les autres qui paraisse lui ressembler. Il est des villes que l'on a neutralisées, anesthésiées et dont on peut seulement gérer le déclin ou la mort. Nous ne pouvons qu'espérer en un miracle, en leur improbable résurrection : Lazare (je ne cite pas de nom de ville), lève-toi ! Mais suffit-il d'une parole incantatoire pour les faire renaître ?

3. – Il n'existe pas, et cette constatation ne facilite pas la tâche des urbanistes, des formes établies porteuses ou non de plaisir. Ainsi dans une ville, le labyrinthe suscitera chez certains l'angoisse et chez d'autres une forme de bonheur. Les uns ont le sentiment d'être pris à un piège dont ils ne se dégageront pas. Ils préféreraient une forme claire, lisible, satisfaisante pour leur esprit. Les autres exultent à la pensée de se perdre en un espace aussi réduit, à revenir sur leurs pas, à ressasser leur chemin, à circuler voluptueusement dans les boyaux de la ville.

4. – Cette relation n'est pas constante, donnée une fois pour toutes. L'indifférence courtoise, la tendresse amicale, les absences par excès de travail, par engagements de toutes sortes la traversent ; à chacun d'entre nous d'être patient et de croire que le pire n'est pas toujours sûr.

5. – L'homme du savoir sera tenté de réduire cet accord par une recherche (hypothétique) des raisons qui prédisposent à aimer telle ville et non telle autre. À coup sûr j'ai accédé à elle à travers des rêves, des souvenirs

d'enfance, mais là n'est pas le problème. Il s'agit ensuite de savoir s'il se passe vraiment quelque chose entre elle et moi, alors qu'importent les motivations, le déterminisme supposé de l'inconscient, des goûts sociaux.

6. – Le soupçon idéologique n'est pas de mise quand on décrit les formes urbaines du plaisir. On sait de quelle manière on a voulu expliquer l'habitat pavillonnaire par le mal des grands ensembles auquel cet habitant aurait voulu échapper. Le pavillonnaire qui use de son sécateur, qui entend crisser le gravier sous ses pas, qui ferme avec soin la barrière du pavillon, qui trafique un moteur dans le sous-sol, expérimente sous une forme indubitable le plaisir qu'il ressent à agir de cette manière-là. En revanche, nos grilles explicatives demeurent de l'ordre de l'hypothèse. Le plaisir ne rencontre d'autres limites que le déplaisir ou l'angoisse ou la saturation.

7. – D'une façon plus radicale, l'amour de la ville, de cette ville-là ne constitue pas seulement l'envers d'une peur de la nature. Il est vrai que je peux redouter l'exubérance forcenée du monde végétal, la bêtise des betteraves, l'épanouissement candide des fleurs et surtout des camélias, mais si je préfère l'aube des villes à celle des campagnes, c'est parce que positivement je lui donne sens et que je m'ouvre à elle, en dehors de toute comparaison réductrice. D'ailleurs je peux très bien aimer à la fois la ville et la campagne, la nuit des villes et celle des campagnes.

8. – Il paraît difficile de dresser un catalogue des villes « plaisantes » au sens fort du terme car puisqu'il s'agit d'une relation à deux, il ne saurait être question d'ignorer le second des deux partenaires, à savoir l'homme.

9. – Le terme de plaisir ne doit pas nous abuser. Il signifie que nous sommes sensibles, irritables, vulnérables à une ville, et cette capacité d'être affecté implique autant de souffrances que de bonheur. Je me méfierai toujours de

ceux qui prétendent filer le parfait amour avec une ville. Ils demeurent à un niveau relatif d'insensibilité qui leur permet de supporter certaines rebuffades ou défaillances.

On serait tenté d'apporter une justification, une caution au plaisir en disant : maintenant que les villes ont atteint leur point d'équilibre et que l'on ne se livrera plus à de grands travaux, il faut penser au bonheur des hommes, à ce que certains nomment le qualitatif. Or il me semble que l'on parle alors plutôt du bien-être que du plaisir tellement fugace et capricieux. De plus, le plaisir n'a pas à être justifié. Il surgit, il déferle en vertu de son bon plaisir, il se joue parfois des entraves (comme le puritanisme) que l'on dresse à son encontre.

Qu'est-ce qu'habiter ? Voilà une question fondamentale qui se pose aux urbanistes mais aussi aux psychologues, aux hommes de pouvoir. Cette remarque faite, cette question ne nous paraît guère soluble. Je ne suis pas sûr que ce terme d'habiter garde le même sens selon qu'il concerne un logement, un atelier, une ville, un pays³. Il est d'autres plaisirs urbains que ceux qui naissent de son habiter : la dérive, la rencontre éphémère. Je me demande même s'il est possible de distinguer selon des critères précis les sédentaires et les nomades, la sédentarisation et le nomadisme.

Je terminerai ce discours un peu théorique mais dans lequel on aura reconnu sans peine mon extrême sensibilité (!) par une ou deux paraboles. Il m'arrivait de rencontrer, étudiant, une jeune fille à un bal, disons à Nogent ou au Rêve, boulevard Montmartre. Je lui donnais un rendez-vous au dimanche prochain qu'elle semblait accepter de bon cœur. Ce pouvait être place de la République aux alentours de quinze heures. À quinze heures trente, je

3. Pierre Sansot, *La France sensible*, Champ Vallon, 1985.

n'apercevais pas encore ma jolie danseuse du dimanche précédent. Je faisais grise mine. Elle dansait si bien la rumba et elle présentait les figures au tango. À seize heures, je ne l'avais pas encore vue apparaître. Mais peu à peu j'avais investi du regard la place et je m'émerveillais de tout ce que mes yeux découvraient en un lieu que je connaissais pourtant fort bien. N'en déduisez pas pour autant que la république (une et indivisible et de surcroît laïque) s'était substituée à ma brune et piquante cavalière.

J'évoque une autre expérience banale. Quand on est enfermé dans une chambre pour travailler, le monde perd peu à peu son coefficient d'être. Les pensées d'abord excitantes flottent dans une irréalité suspecte (par bonheur, les mots sont là. Ils résistent. Ils nous ménagent le pire et le meilleur). Je dispose d'une issue de secours. Je prends à la station la plus proche un bus ou un métro. Je rencontre tant de visages, de corps qui m'étonnent, que je ne pouvais pas prévoir dans mon imagination et qui sont donc bien réels. Je m'éveille à nouveau à la vie. Voir sans indiscretion, sans voyeurisme, pour la joie de coexister avec d'autres êtres venus d'ailleurs, bientôt perdus à jamais et encore davantage, au-delà de cette plongée dans l'existence innombrable, la ville me donne plus que ce que je peux concevoir : débordé, déconcerté, harassé, fourbu et par là même heureux.

Avouons que l'expérience se retourne parfois contre nous. Trop, c'est trop. Trop de visages, de monuments, de marchandises. Demander grâce pour que cesse cette grêle de sensations. Il suffira, pensera le bon sens, de retrouver le calme d'une chambre ou d'un appartement. Or le vertige s'y perpétue : ils continuent, tout à l'entour, à prendre le métro, à vider des bocks de bière, à casser des œufs durs sur le comptoir des cafés, à livrer des marchandises.

Alors quels conseils donner aux autres êtres sensibles de cette salle ? Alternier, comme Baudelaire nous y invitait déjà, le recueillement, la solitude et la dilution dans l'être innombrable de la ville. Savoir interrompre à temps la perte de soi dans le limon des foules. Ou encore ne pas jouer le jeu, frôler au lieu de bousculer, garder la tête haute au-dessus de la marée des sensations. Ou encore attendre que la nuit tombe, prendre l'autoroute quasi déserte de Paris-Bordeaux, attendrir la campagne de quelques volutes de jazz, regarder au loin les astres morts des villes endormies. Ou encore méditer philosophiquement, douloureusement sur cet animal à la fois incapable de solitude et de grégarité. Mais parfois l'asphyxie se fait plus éprouvante, plus radicale : s'évader ailleurs mais pourvu que ce ne soit pas en ce monde. Emplir seulement de doses mesurées ses poumons d'un air devenu irrespirable, espérer en un improbable secours et se dire que cette fois encore nous en sortirons.

Peut-être ces plaisirs ont-ils disparu tout comme la ville dont nous parlons, remplacés par des plaisirs déterritorialisés (le périphérique se serait substitué à nos boulevards) ou encore par ceux de la mégalopole qui engendrent l'abandon aux flux et la constitution d'un micro-réseau. Mais cette prophétie est-elle tellement sûre et est-elle souhaitable ? On peut tout à la fois soutenir que les villes éclatent et qu'elles continuent à se recentrer dans leur cœur. Des villes historiques ne demandent qu'à persévérer dans leur être. À nous d'entendre leur demande.